

Ottmar Ette, Mercedes Figueras, Joseph Jurt (eds.):

Max Aub - André Malraux



Guerra Civil, exilio y literatura
Guerre civile, exil et littérature

Iberoamericana / Vervuert

*Ottmar Ette,
Mercedes Figueras,
Joseph Jurt (eds.)*

**Max Aub - André Malraux
Guerra civil, exilio y literatura
Guerre civile, exil et littérature**



Ottmar Ette, Mercedes Figueras, Joseph Jurt (eds.)

Max Aub - André Malraux

Guerra civil, exilio y literatura

Guerre civile, exil et littérature

Madrid · Frankfurt am Main

2005

Bibliographic information published by Die Deutsche Bibliothek

Die Deutsche Bibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliografie:
detailed bibliographic data is available in the Internet at <http://dnb.ddb.de>

*La publicación de este volumen ha sido posible
gracias a la generosa subvención prestada por la
Universität Freiburg im Breisgau*

© Iberoamericana, Madrid 2005

Amor de Dios, 1 - E-28014 Madrid

Tel.: +34 91 429 35 22

Fax: +34 91 429 53 97

© Vervuert Verlag, Frankfurt am Main 2005

Wielandstr. 40 - D-60318 Frankfurt am Main

Tel.: +49 69 597 46 17

Fax: +49 69 597 87 43

info@iberoamericanalibros.com

www.ibero-americana.net

Reservados todos los derechos

ISBN 8-48489-180-1

ISBN 3-86527-183-9

Depósito legal: B-6.362-2005

Foto de la cubierta: Max Aub y André Malraux en el rodaje de *Sierra de Teruel* (1938)

© Heirs of Max Aub

Diseño de portada: Matthias Branscheidt

Este libro está impreso íntegramente en papel
ecológico blanqueado sin cloro

Impreso en Cargraphics

Impreso en España

Índice – Table des matières

Avant-propos – A modo de prólogo	vii
<i>Paul Nothomb</i> L'escadrille Malraux en Espagne 1936-1937	13
<i>Joseph Jurt</i> Témoignage et terreur: Bernanos, Malraux et la guerre civile d'Espagne	33
Paul Nothomb, 'último' piloto de la guerra española <i>Declaraciones recogidas por Joseph Jurt</i>	49
<i>Michaël de Saint-Cheron</i> Unamuno et Bergamín dans <i>L'Espoir</i> de André Malraux	53
<i>Gérard Malgat</i> L'amitié entre Max Aub et André Malraux: faut-il en faire une Histoire?	61
<i>Luis Llorens Marzo</i> La relación entre Max Aub y André Malraux en el marco de la génesis del <i>Laberinto mágico</i>	81
<i>José Rodríguez Richart</i> Testimonio literario de un escritor español exiliado en Francia. Álvaro de Orriols: <i>Las hogueras del Pertús</i>	97
<i>José Antonio Pérez Bowie</i> Max Aub y la cultura francesa	109
<i>Ignacio Soldevila Durante</i> Pour l'histoire d'une amitié: Max Aub – Emmanuel Roblès	125
<i>José Luis Morro Casas</i> Max Aub y Gilberto Bosques	143
<i>Liliana Weinberg</i> Retrato del artista desterrado	153

Ottmar Ette

Entre *homo sacer* y *homo ludens*: El Manuscrito Cuervo de Max Aub

177

Albrecht Buschmann

Max Aub entre sus culturas

201

Mercedes Figueras

Editar a Max Aub en Alemania

213

Avant-propos – A modo de prólogo

La réconciliation franco-allemande, scellée par le traité de l'Elysée de 1963, a sans doute été un événement historique majeur du XX^e siècle. Ce n'est pas un hasard si, à l'occasion de la conférence de Madrid en octobre 1991, le président Bush sr. a cité cette réconciliation comme un modèle pour la réconciliation entre Israël et la Palestine. Ce n'est pas un hasard non plus si la France et l'Allemagne sont devenues les piliers de l'Union européenne.

La vocation du Centre français de Fribourg a été dès sa fondation d'accompagner, au niveau de la recherche et de la formation, ce processus d'intensification des rapports entre les deux nations. La réconciliation est aujourd'hui un acquis; il importe de dépasser le bilatéralisme et d'insérer ces rapports dans un contexte européen plus vaste. A cet objectif correspond parfaitement le colloque «Espagne – France: Guerre civile, exil et littérature» qui a eu lieu les 22 et 23 novembre 2002.

L'Espagne, la France et l'Angleterre sont les Etats-Nations les plus anciens de l'Europe occidentale. Les rapports entre la France et l'Espagne ont été intenses; ce furent souvent des rapports de rivalité, se situant cependant toujours à la même hauteur. Les échanges culturels entre les deux nations n'ont jamais cessé.

Les rapports ont connu une nouvelle qualité au cours du XX^e siècle, notamment lors de la guerre civile d'Espagne entre 1936 et 1939. Les deux régimes au pouvoir – le Front populaire en France et le Frente popular en Espagne – ont été très proches l'un de l'autre. La guerre civile fut loin d'être un conflit intérieur; dès le début se manifesta la dimension internationale malgré la politique (déclarée) de la non-intervention. La guerre civile d'Espagne a ébranlé l'opinion publique en France, deux camps se formant comme à l'époque de l'Affaire Dreyfus. David W. Pike a très bien retracé ce débat public dans son ouvrage publié en 1975 *Les Français et la guerre d'Espagne (1936 - 1939)*. Un grand nombre d'intellectuels se sont alors engagés pour la cause espagnole; ils ont été nombreux à penser, à l'instar de Garcia dans *L'Espoir*: «Il y a des guerres justes [...] – la nôtre en ce moment.» Des esprits lucides comme Malraux ou Bernanos ont bien vu que cette guerre a été comme la répétition d'un conflit plus vaste – la Deuxième Guerre mondiale.

Après la fin de la guerre civile en Espagne, beaucoup de républicains ont connu l'exil et les camps en France. Dans son livre *La France des camps. L'internement 1938 - 1946* paru en 2002, Denis Peschanski a consacré un chapitre entier à l'exode et l'exil espagnols. La chute de Barcelone, le 26 janvier 1939, a provoqué une fuite éperdue au-delà des Pyrénées, une retraite dramatique appelée «Retirada» par les Catalans de France. De la fin janvier à la mi-février, 500.000 républicains franchirent la frontière, dont 300.000 regagnèrent leur pays jusqu'en 1945. Rien n'a été fait pour les accueillir en France; on les enferma derrière des barbelés, sur des plages et dans des camps ouverts à la hâte. Et les morts se comptaient par dizaines en raison du froid et de la faim. La guerre, les camps, l'exil ont été une expérience universelle du XX^e siècle. La vocation de ce colloque a été d'éclairer cette expérience que les Espagnols et les

Français ont partagée. Au centre du colloque nous avons placé deux grands écrivains qui se sont rencontrés dans ce contexte: André Malraux et Max Aub. Les deux auteurs ne sont pas restés confinés à une expérience dans un cadre strictement national. Si Paul Morand, Valéry Larbaud ou Dorgelès avaient traversé les frontières nationales, le monde n'avait été pour eux qu'une réalité géographique; leurs œuvres relevaient de l'exotisme – réaction esthétique nourrie par l'ethnocentrisme traditionnel. Pour Malraux, en revanche, le monde qu'il avait découvert dès les années 1920 – l'Asie – a été une entité politique. Alors que la plupart de ses contemporains écrivains situaient leurs œuvres dans la France de province, Malraux écrit les romans de la révolution chinoise, non pas pour rechercher le dépaysement, mais parce qu'il avait perçu de manière lucide que l'Histoire cesserait de se jouer exclusivement en Europe: «Ce n'est plus l'Europe ni le passé qui envahit la France en ce début de siècle, c'est le monde qui envahit l'Europe, le monde avec tout son présent et aussi son passé», écrivit-il dès 1926. Max Aub est peut-être encore moins l'homme d'une seule nation. Fils d'une Française et d'un Allemand ayant vécu dès le début de la Première Guerre mondiale en Espagne, il s'enfuit en France où il sera emprisonné en 1939, puis s'exilera en 1942 au Mexique où il mourut en 1972.

C'est dans le contexte de la guerre civile d'Espagne que Max Aub et André Malraux devaient se rencontrer. Si Malraux s'engagea tout de suite, c'est parce que depuis plus de dix ans la physionomie de la Révolution en Russie, en Chine ou aux Asturies avait été au centre de ses intérêts. Ce qui était pour lui spécifique en Espagne, c'est que le peuple s'était soulevé pour défendre son gouvernement contre l'armée nationale rebelle. La victoire de la milice populaire a été, à ses yeux, «une leçon splendide et un exemple merveilleux». Malraux ne se contentait pas du rôle de témoin engagé; il voulait servir la cause de l'Espagne par l'action, qui jouait un rôle si important dans ses romans. Il voyait surtout qu'en Espagne, un petit groupe pourrait intervenir efficacement, ce qui correspondait à sa conception héroïste de la Révolution.

Lorsqu'il arriva le 21 juillet 1936 à l'hôtel *Florida* à Madrid, il fut accueilli par José Bergamín et Max Aub. Alors que Malraux dirigeait son escadrille et participait à la guerre aérienne, Max Aub s'engageait pour la République comme directeur du périodique socialiste *Verdad*. Les deux devaient se retrouver après la retraite de l'escadrille, à Paris, où Max Aub était attaché culturel de l'Ambassade d'Espagne, puis lors du Congrès international pour la défense de la culture en septembre 1937 à Valence, où Malraux évoque son projet de tirer un film de son roman *L'Espoir* pour agir sur l'opinion publique; il s'assura dès mai 1938 de la coopération de Max Aub; il commença, relatera plus tard Denis Marion, «par s'adjoindre à Max Aub, écrivain et auteur dramatique espagnol, qui connaissait admirablement le français. Au début, son rôle consista à traduire en espagnol le scénario élaboré en français, à recruter sur place les acteurs et les techniciens, à servir d'agent de liaison avec les autorités. En fait, il fut pendant toute la réalisation le double espagnol d'André Malraux, l'interprète de son agent d'exécution.» Les deux ne verront plus en 1940 le film *Sierra de Teruel*. Mais dès son exil mexicain, Max Aub entrera de nouveau en contact épistolaire avec Malraux, à qui il restera fidèle jusqu'à sa mort en 1972.

Les circonstances semblent être particulièrement favorables pour se pencher sur cette période. Le Roussillon, par exemple, entend aujourd'hui assumer le douloureux passé des camps d'exilés espagnols, comme le relate le quotidien *Le Monde* dans son numéro du 13 mai 2003. Le département des Pyrénées-Orientales, dont un tiers de la population descend de ces réfugiés, a lancé le projet d'un mémorial à Rivesaltes. L'association de fils et de fille de républicains espagnols et enfants de l'exode veut lutter contre l'oubli. Conjointement avec la ville espagnole La Jonquera, la municipalité d'Argelès projette de mettre sur pied un Centre international de documentation et d'études sur la *Retirada*. Elle a signé en février 2003 la «Charte de l'Europe de la mémoire», dans laquelle les signataires s'engagent à perpétuer la mémoire sur les conflits, persécutions et tragédies qui ont marqué le continent européen entre 1915 et 1945.

Mais cette lutte contre l'oubli s'affirme en même temps en Espagne. Au moment de notre colloque, la commission de la Constitution du Parlement espagnol venait de voter une résolution condamnant la dictature franquiste et accordant aux victimes une réhabilitation morale et sociale. La commission invite le gouvernement à rendre aux exilés et à leurs enfants la nationalité espagnole et à leur accorder une aide financière. La résolution encourage l'Espagne à retrouver sa mémoire collective historique tout en respectant l'esprit de la constitution de 1978 qui scelle la réconciliation entre deux camps adverses. Il semble que cette résolution ne sera pas la fin d'un processus, mais le début d'un affrontement de l'Espagne avec son passé.

C'est peut-être un hasard, mais il est quand même significatif qu'au même moment le Roi d'Espagne ait assisté à l'inauguration de la chaire dédiée au philosophe espagnol José Gaos à l'Université autonome du Mexique. Commémorant José Gaos, disciple d'Ortega y Gasset, qui avait été forcé comme Max Aub de s'enfuir face à la dictature franquiste au Mexique où il mourut en 1969, le Roi d'Espagne et le président du Mexique, Vicente Fox, ont mis en relief la grande contribution des exilés espagnols au développement de la culture latino-américaine (*El País*, 20 novembre 2002).

Il nous reste à exprimer nos remerciements. Nous tenons à dire notre reconnaissance à Ursula Erzgräber et Isabelle Barbier qui se sont consacrées avec un grand dévouement à la préparation de ce colloque. La tenue de ce colloque et la publication des actes n'auraient pas été possibles sans l'aide généreuse accordée par l'Université Albert-Ludwig de Fribourg. Notre reconnaissance va également à l'Ambassade d'Espagne qui nous a accordé un subside important pour couvrir les frais de voyage des participants espagnols et allemands. Un très grand merci enfin à M. Albrecht Buschmann qui a préparé avec une grande compétence l'édition des actes. Nous sommes enfin particulièrement reconnaissants aux participants qui ont contribué, avec leurs communications, à la réussite de cette rencontre.

* * *

Celebremos los centenarios. Son obligados puntos de referencia que nos fuerzan a volver sobre los males del tiempo. Disipan por un momento «las tinieblas del olvido» [...].

Estas palabras, con las cuales Max Aub inicia su conferencia sobre Heinrich Heine en el Instituto de Cultura Alemana «Alejandro de Humboldt» de México D.F. (febrero de 1956) para conmemorar el centenario de la muerte del poeta alemán, se nos antojan a propósito para el presente coloquio, con el se conmemora el centenario del nacimiento de Max Aub, a pocos meses de cumplirse.

El lugar de los hechos, el Centro de Estudios Franceses de la Universidad Albert-Ludwig de Friburgo, representa un marco ideal y simbólico. El tema focal del coloquio, «España – Francia: Guerra Civil Española, Exilio y Literatura» relacionado con tres grandes escritores Georges Bernanos, André Malraux y Max Aub, indica el peso específico de Francia en este contexto. La Guerra Civil Española, antesala de la Segunda Guerra Mundial, y sus consecuencias de máxima degradación humana –más allá de la destrucción inherente a todo conflicto bélico– como son los campos de concentración, y finalmente el exilio tiene aquí como figura de engarce a Max Aub. Éste, nacido en París, de padre alemán y madre francesa, vive directamente, desde su primerísima juventud, las consecuencias de tres de los máximos conflictos bélicos en suelo europeo durante la primera mitad del siglo XX y un doble exilio, el primero –en España–, el segundo –en México. Malraux, figura señera de la solidaridad francesa con la causa republicana, desacatando la política oficial del gobierno francés, encarnaba para Max Aub la lucidez de pensamiento, la rectitud moral y la sensibilidad humana características del ideal cívico y republicano que representaba Francia desde la Revolución Francesa.

El trato denigrante que sufrieron miles de republicanos españoles refugiados en Francia, metidos en campos de concentración o en espacios concentracionarios improvisados con alambradas y a la intemperie está siendo objeto, últimamente, de numerosos estudios por parte de historiadores y escritores franceses.

A Max Aub, amigo de Malraux y colaborador suyo en la realización de la película *Sierra de Teruel*, basada en la novela de este último, *L'Espoir*, «le dolía España y le dolía Francia», sin embargo, nunca renegó de ellas. El español, que hablaba con ligero acento francés, se convirtió por voluntad del escritor, en su lengua literaria. Aub se batió por escrito de múltiples maneras e intentó, como ser humano y como intelectual, comprender el mundo que le rodeaba.

Objetivo del coloquio ha sido, por una parte, presentar aspectos fundamentales de la obra de Bernanos y de Malraux en relación con la Guerra Civil Española. Por otra, exponer la polifacética obra de Max Aub bajo distintos aspectos, poniendo de relieve la importancia temática y estructural que en ella tiene la Guerra, así como la experiencia concentracionaria (en Francia) y el exilio, fenómeno presentado en tanto que problema crucial, pero a la vez como oportunidad enriquecedora inigualable.

Max Aub, transgresor de fronteras geográficas, culturales, literarias, un intelectual que vive y no oculta sus contradicciones, enemigo de ortodoxias y dogmatismos, refleja una sensación recurrente de hallarse fuera de lugar, *Out of Place*, como titula su autobiografía otro 'desplazado' del siglo XX, Edward Said. No obstante, las más de las veces, Aub halla su centro al plasmar por escrito su inquietud y desasosiego. Este escritor, que no desprecia ni el pathos, ni la ironía, ni el humor, ni el juego, que duda y que subvierte literariamente la realidad, manifiesta tal vez una única convicción absoluta: que lo verdaderamente intolerable es la intolerancia. «El mundo agoniza por

falta de tolerancia, no estoy dispuesto a contribuir a ello [...]. Prenda exclusivamente humana: aceptar lo de los demás», dice en una carta abierta, nunca publicada, al Presidente de la República Francesa Vincent Auriol en 1951, al serle denegado el visado para entrar en Francia, en base a una acusación en falso durante el Régimen de Vichy (1939/1940). La postura francesa cambió en 1958, al parecer con ayuda de Malraux.

En relación con la peripecia del exilio, la recepción juega un papel importante. Como se verá, se ha insistido en la recepción de la obra aubiana en Alemania. La reciente publicación de *El laberinto mágico*, Opus magnum del escritor, en traducción alemana, así como la de uno de sus relatos clave en torno al mundo concentracionario, *Manuscrito Cuervo. Historia de Jacobo*, se prestaba a ello.

Después de la Segunda Guerra Mundial, Francia y Alemania han acercado muchísimo sus posiciones, representan dos de los pilares de la democracia europea, y llevan años trabajando su pasado a partir de una reflexión interior y un intenso debate público, en especial, Alemania. También Francia, como ya se ha dicho, está llevando a cabo un trabajo de reflexión crítica. En la actualidad, a principios del siglo XXI, España, después de la prolongada dictadura franquista, durante la cual no hubo más que ninguno oficial de todo lo referente al exilio, está realizando una labor importante en este campo. Cabe esperar que pronto se establezca un programa, o al menos se perciba una clara voluntad de hacer justicia por lo que respecta a la concesión de la nacionalidad española a los descendientes (nada lejanos) de aquellos exiliados.

Merecen todo nuestro agradecimiento Ursula Erzgräber e Isabelle Barbier por su intensa y competente dedicación a preparar este coloquio. Es preciso recalcar que sin la generosa ayuda de la Universidad Albert-Ludwig de Friburgo ni el coloquio ni la publicación de las actas habrían podido realizarse. Expresamos también nuestro encarecido agradecimiento a la Embajada de España por el importante subsidio recibido a fin de poder cubrir los gastos de viaje de los participantes españoles y alemanes. En modo alguno podemos dejar de agradecer a Albrecht Buschmann su gran esfuerzo y probadísima competencia en preparar la edición de las actas. Y finalmente damos nuestras gracias especiales y manifestamos nuestro reconocimiento a todos los ponentes que con su comunicación contribuyeron al éxito del coloquio.

Fribourg, juin 2004

Friburgo, junio de 2004

Les éditeurs – Los editores

Entre *homo sacer* y *homo ludens*: El Manuscrito Cuervo de Max Aub

Ottmar Ette

1. La teoría del cuervo comunicativo

Hanna Arendt, en el último de los doce capítulos que componen su desbordante obra *Los orígenes del totalitarismo*, se dedica a los campos de concentración y se ocupa en varias ocasiones de un problema muy relevante para el «escribir después de Auschwitz»:

Los informes de los que sobrevivieron a los campos de concentración y exterminio son muchísimos y llamativamente monótonos. Cuanto más auténticos los testimonios menos comunicativos son, menos quejumbrosos sus informes sobre lo que escapa a la capacidad de comprensión y a la experiencia humanas. Dejan indiferente al lector y, si realmente se deja llevar por ellos, lo empujan a esa misma apatía del no poder entender ya nada en la que se mueve el informador, y raras veces desprenden esa pasión de la compasión indignada que, desde siempre, hace movilizar a cualquier humano en defensa de la justicia. A pesar de los abrumadores documentos, la sospecha con que se recibieron las noticias sobre los campos de concentración continúa persiguiendo al que informa de ellas; y cuanto más decidido regrese éste al mundo de los vivos, mucho más dudará de su propia autenticidad, como si estuviera confundiendo una pesadilla con la realidad.¹

En este pasaje de su obra, aparecida primero en Nueva York en 1951 con el título *The origins of Totalitarianism* y traducido después por la misma autora al alemán, Hanna Arendt, en su gran intento por llegar a entender las (propias) experiencias en relación con el totalitarismo del siglo XX desde una perspectiva histórico-filosófica, plantea un problema fundamental que atañe tanto a la literatura como a la crítica literaria: ¿Cómo se debería construir y entender la relación entre realidad y verosimilitud, entre verdad y credibilidad, entre sentido e interpretación, descubrimiento e invención? ¿Cómo se puede informar de lo que pertenece al dominio de los hechos pudiendo quedar fácilmente reprimido en el de las fábulas y pesadillas? ¿Cómo se deja elaborar en la escritura esa comunicación y compasión, esa consternación que no se llegó a producir en los muchos informes leídos por Hanna Arendt? Y, finalmente, ¿cómo se puede comprender y transmitir lo fáctico de la amenaza real cuando resulta «imposible creer en la realidad de los hechos, incluso ante las cámaras de gas y la presencia inminente de la muerte»² – tal y como sostiene la autora de *Eichmann en Jerusalén* remitiéndose a los informes de Bruno Bettelheim y David Rousset?

¹ Hanna Arendt: *Elemente und Ursprünge totaler Herrschaft. Antisemitismus, Imperialismus, Totalitarismus*, München – Zürich, Piper, *2001, p. 908sq.

² *Ibid.*, p. 909.

En el prólogo de su *Diario de Djelfa*, Max Aub dejará constancia de la importancia de su escribir. Es este un diario lírico, cuyas poesías fueron escritas en el mencionado campo de concentración y trabajos forzados argelino, a donde fue deportado el escritor, de 38 años, junto con otros trescientos detenidos en noviembre de 1941:

Fueron escritas estas poesías en el campo de concentración de Djelfa, en las altiplanicies del Atlas sahariano; les debo quizá la vida porque al parirlas cobraba fuerza para resistir el día siguiente: todo cuanto en ellas se narra es real sucedido. Versos inimaginados o inimaginables, se les podría llamar, sin que me llamara a engaño.³

La metáfora del parto que se emplea aquí nos remite al sentido primordial que comportan esos poemas en relación con la vida: nacen del espíritu de la resistencia, de ahí que aseguren la supervivencia del poeta. De este modo, la literatura se convierte, simultáneamente, en encarnación y archivo de un saber sobre el vivir y de un saber sobrevivir: surgidos de la vida real y de la experiencia, estos poemas contienen un saber sobre la vida que documenta la resistencia a su extinción. Así, el *Diario de Djelfa*, publicado en el exilio mexicano en 1944, contiene los testimonios de un sobreviviente de un campo de concentración por medio de poemas que tratan de la vida y la muerte. En este caso, al parecer, no se formula la inquietante cuestión a propósito de una estetización del horror pues, el *Diario de Djelfa*, no contiene los testimonios de una «lírica después de Auschwitz» sino, más bien, una lírica *en* Auschwitz.⁴ Y ésta es indispensable para vivir y sobrevivir.

Pero, ¿qué sucede con la escritura *después* de la supervivencia? ¿Cómo se puede escribir sobre un horror inefable sin caer en la estetización o en la incapacidad de comunicar un testimonio que se percibe con incredulidad? Frente al hecho de los campos de concentración y exterminio, ¿puede haber una teoría de la acción comunicativa literaria? Arguyendo buenas razones, toda la producción literaria de Max Aub (que comienza tras el abandono de «su» último campo de concentración en el verano de 1942⁵ y que continúa hasta su muerte, ocurrida en México en el verano de 1972) se podría leer bajo el signo de esta problemática como hilo conductor. Pues, en el núcleo de la policéntrica obra de Max Aub se encuentra una palabra, ambigua, pero que, en definitiva, hace siempre referencia a una determinada experiencia: la palabra *campo*. Según Hanna Arendt, coetánea de Max Aub y experta en campos de concentración, esa palabra remite a la vivencia y supervivencia en esos laboratorios «en los que se quiere investigar si es cierta la aspiración principal de los sistemas totalitarios, que pretende que los humanos sean completamente dominables» y, en ese sentido, si se puede probar «que todo,

³ Max Aub: *Diario de Djelfa*. En: (el mismo): *Obras completas Vol. I: Obra poética completa*. Dirección de la edición Joan Oleza Simó, edición crítica, estudio introductorio y notas Arcadio López Casanova et. al., Valencia, Biblioteca Valenciana, 2001, p. 93.

⁴ Para esta problemática véase también Michael Ugarte: «Testimonios de exilio: desde el campo de concentración a América». En: José María Navarro Calderón (ed.): *El exilio de las Españas a las Américas*, Barcelona, Anthropos, 1990, p. 45.

⁵ Para las circunstancias concretas, véase Ignacio Soldevila Durante: *El compromiso de la imaginación. Vida y obra de Max Aub*, Segorbe, Fundación Max Aub, 1999, p. 43.

absolutamente, es posible».⁶ La discreta palabra *campo* constituye el cordón umbilical, incluso en el nacimiento de esos textos del laberinto mágico de Max Aub que no llevan en el título esa palabra como sucede, de manera tan obsesiva, en *Campo cerrado*, *Campo abierto*, *Campo de sangre*, *Campo del Moro*, *Campo de los almendros*, *Campo francés*. Dentro de los escritos que no presentan en su título la palabra clave polisémica pero que contribuyen, sin embargo, al esclarecimiento de su sentido, se encuentra un texto en prosa, relativamente corto –teniendo en cuenta las miles de páginas que ha escrito el polígrafo Max Aub– que viene a ser algo así como el hilo de Ariadna en el *Laberinto Mágico* y será el que ocupe el centro de nuestras reflexiones.

Manuscrito Cuervo. Historia de Jacobo apareció por primera vez en 1952, en el tercer y último volumen de la revista *Sala de espera*, editada por el propio Aub, y en 1955, año en el que adopta la nacionalidad mexicana, se publica en una definitiva edición cuidadosamente reelaborada. El texto, publicado prácticamente al mismo tiempo que las ediciones del libro sobre el totalitarismo de Hanna Arendt, en 1951 la inglesa y 1955 la alemana, deja entrever ya en su título una doble articulación y una polisemia que, de alguna forma, siempre estarán presentes a lo largo del *Manuscrito*. Pues, el cuervo Jacobo aparece ya en el título bajo la denominación de su especie antes de ser nombrado en el subtítulo y, a continuación, se le puede ver retratado gráficamente de perfil. Pero, ¿qué es esa *Historia de Jacobo*? ¿una historia contada por Jacobo o que cuenta de él? ¿qué clase de genitivo es, subjetivo, objetivo o posesivo? Todas estas posibilidades –además de la referencia a la Historia– se ponen en práctica con la polisémica construcción del texto, aunque el grabado nos esté sugiriendo que, en este caso, debería corresponder al autor del texto. Esta suposición se constatará por medio de la subsiguiente confección de la portada y de todo el aparato paratextual, pues el perfil del autor queda colocado como frontispicio separado de la portada (como era costumbre en la tradición neo-occidental), si bien aquí se varía de tal forma que el cuervo aparece ostentativamente ya en primera plana. No es sólo *corvus in fabula* sino también su *auctor*: autor e informante. Su manera de ver las cosas –y, con ella, la perspectiva de un narrador verdaderamente inverosímil– impregna el texto de Aub ya desde el grabado del título.

La portada nos revela, además, que ese *Manuscrito Cuervo* fue editado por J.R. Bululú, «cronista de su país y visitador de algunos más»⁷, provisto de un prólogo y anotaciones, y traducido por primera vez del «idioma cuervo»⁸ al castellano por Aben Máximo Albarrón. Finalmente, lleva una dedicatoria que tampoco va por separado sino proyectada en la primera página, lo que hace que por quinta vez surja el elemento corvino: «Dedicado a los que conocieron al mismísimo Jacobo, en el campo de Vernete,

⁶ Hanna Arendt, *op. cit.*, p. 907.

⁷ Me remito al volumen séptimo publicado en Segorbe dentro de la meritoria serie Biblioteca Max Aub de la Fundación Max Aub, y que ha sido presentada así mismo al público por dos estudiosos: Max Aub; *Manuscrito cuervo. Historia de Jacobo*, introducción, edición y notas de José Antonio Pérez Bowie, con un epílogo de José María Naharro-Calderón, Segorbe – Alcalá de Henares, Fundación Max Aub – Universidad de Alcalá de Henares, 1999, aquí p. 45.

⁸ *Ibid.*

que no son pocos.»⁹ Con ello, no sólo aparece la palabra clave *campo*, en un lugar algo «escondido», en la propia portada, sino una vez más nuestro cuervo, el cual, en tanto que autor, objeto y protagonista del texto, aparece como retrato, como representante de la especie corvina y portavoz de una lengua corvina traducible y, en definitiva, como un ser que muchos habrían conocido personalmente en el campo de concentración de Vernet, y así, en una realidad supuestamente extralingüística. La portada se las trae, es de una gran concentración semántica¹⁰; en ella se seccionan y densifican, como veremos más adelante, las isotopías centrales de todo el texto.

Ya con la primera frase del prólogo de Bululú, que aparece a continuación, se precisa el término «campo de Vernet» como «campo de concentración de Vernet»¹¹ y, más concretamente, como el campo de concentración en el sur de Francia del que se había marchado el editor —como más o menos había hecho el autor real Max Aub— a finales de 1940. El prologuista arriba mencionado, según cuenta, posee un manuscrito que encontró en su maleta y está redactado en idioma corvino. Sin duda, dicho manuscrito proviene de Jacobo, que pocos días antes había desaparecido para no regresar jamás.

Las sucesivas explicaciones sobre la lengua corvina y sus signos con las que claramente se parodian las costumbres académicas, establecen una conexión evidente con la invención, lo inverosímil, o sea, el polo de la ficción.¹² Frente a eso, tanto los detalles sobre el campo de concentración introducidos en el paratexto como el mismo Jacobo, al que muchos han debido conocer, reclaman referencialidad, factibilidad y credibilidad. De hecho, ese Jacobo deja huellas no sólo en la conciencia de los presos de entonces sino también en la literatura de aquellos años. En *La oreja de Malco* de Gustav Regler, por ejemplo, podemos leer:

A la mañana siguiente Walter se apuntó voluntariamente para vaciar las letrinas. [...] El cuervo Jacobo, que un preso había acostumbrado a la vida en el campo de concentración, estaba posado en sus hombros y batía las alas. [...] Entonces se abrió el portón de alambre espinoso y fuimos por la alameda hasta el río montados en pequeñas vagonetas. El cuervo seguía posado aún en los hombros de Walter. Las vagonetas rodaban despacio por la pendiente del prado. De repente, Walter sacó una carta del bolsillo. «Craa» dijo el cuervo, y se puso a picotear. Pero Walter le hizo un gesto de advertencia, señalándole la tina de basura. El cuervo se calló. [...]

Más adelante los guardianes ya les gritaban órdenes a los primeros carros. Jacobo, el cuervo, desplegó a todo lo ancho sus alas y se fue batiéndolas hasta los álamos para inspeccionar el sucio trabajo desde una perspectiva aérea. Todavía recuerdo que yo estaba sentado bajo un árbol, ahogando las lágrimas a punto de brotar.

Walter vació su tina y se puso a ayudar a los demás, yendo una y otra vez a la zanja. Quería pedir perdón a todas las catedrales, seguramente se acordaba de las estancias de Rilke. La poesía le llegaba como un ángel monitorio. Yo recité la estancia para mí mismo mirando

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Bululú, en una nota a pie de página, hace referencia sarcásticamente al término «concentración»: «Concentración, es decir: Lo más aquilatado, la médula, lo más enjundioso.» (*Ibid.*, p. 96).

¹¹ *Ibid.*, p. 46.

¹² Cf. José Antonio Pérez Bowie: «Estudio introductorio». En: Max Aub: *Manuscrito Cuervo*, op. cit., p. 15: aquí se habla de «estrategias desrealizadoras», las cuales supondrían un distanciamiento para con los acontecimientos.

hacia los lejanos Pirineos que resplandecían como un blanco paraíso: *Und staunte nur noch, daß sie dies ertrüge – die schwankende gewaltige Genüge...*¹³

Cotidianidad en el campo de concentración de Le Vernet d'Ariège en el sur francés, al pie de los Pirineos, que separaban la Francia de entonces de la España franquista. Gustav Regler informa acerca de la tarea de tener que vaciar las letrinas, tantas veces narrado también por Max Aub. Este, tras su primera detención en París, el 5 de abril de 1940, había estado dos veces preso en el mismo campo de concentración que Regler (aunque en diferentes departamentos y barracas) – del 30 de mayo hasta el 30 de noviembre de 1940 y del 6 de septiembre hasta el 24 de noviembre de 1941. Regler, que cuenta entre los miles que, como soldado de las brigadas internacionales, atravesó vencido los Pirineos y fue hecho prisionero en el campo de concentración francés y más tarde, como Aub –aunque por vías diferentes– logró huir a México, no sólo hace referencia al papel que representa la lírica en el campo de concentración, sino que además presenta a ese cuervo Jacobo que, según el *Manuscrito Cuervo*, conocieron tantos (internados). Ya antes de que se publicara la mencionada *Lebensgeschichte* (historia de la vida), ese cuervo que picoteaba al ver la carta de un preso ya había empuñado la pluma –con la ayuda de Aub quien, en ese sentido, se había adornado con méritos (o plumas) ajenos– y se había convertido en el autor de un manuscrito que llevaba su nombre.

En mi opinión, esta *auctoritas* y la que va unida a su situación comunicativa poseen una extraordinaria originalidad dentro de la historia literaria del cuervo, aunque no sean desconocidos los animales que escriben y sus bestiarios en el mundo de la literatura. El cuervo es una figura literaria bastante popular, con un repertorio que se extiende desde el *Hans Hucklebein, der Unglücksrabe* de Wilhem Busch hasta las criaturas, más bien lúgubres, a las que Edgar Allan Poe les erigiera un magistral monumento literario en *The Raven*, cuyo agorero graznido «Nevermore» resuena hasta nuestros días a través de todas las imágenes del cuervo.

En el espacio literario del *Manuscrito Cuervo*, formado a base de alusiones explícitas, se coloca en un lugar destacado a ese cuervo que, según Jacobo, es el producto despreciable de un «fatuo francés, de peluca y pantalón corto».¹⁴ Aunque se omita su nombre, un amplio público sabe que Jean de La Fontaine utiliza frecuentemente en sus fábulas a los cuervos, los cuales siempre intentan imitar a otros animales sin conseguirlo (y, especialmente, al águila como por ejemplo en «Le corbeau voulant imiter l'Aigle»). Pero la más famosa es la fábula del cuervo y de la zorra, «Le corbeau et le Renard», cuyo primer verso se cita en el *Manuscrito*.¹⁵ Más allá de la «mala prensa»¹⁶ y de todos

¹³ Gustav Regler: *Das Ohr des Malchus. Eine Lebensgeschichte*, Köln – Berlin: Kiepenheuer & Witsch, 1958, p. 453-455. Albrecht Buschmann, en su «epílogo» a la bella traducción que ha hecho junto con Stefanie Gerhold de *Manuscrito Cuervo*, ha sido el primero que ha advertido de la presencia del cuervo Jacobo (Jakob) en Gustav Regler. En: Max Aub: *Der Mann aus Stroh. Erzählungen*, traducido del español por Hildegart Baumgart, Albrecht Buschmann, Susanne Felkau, Stefanie Gerhold, Gustav Siebenmann, Frankfurt am Main, Gatzka bei Eichborn, 1997, p. 227.

¹⁴ Max Aub: *Manuscrito Cuervo*, op. cit., p. 71.

¹⁵ *Ibid.*

los refranes y dichos españoles que dejan a los cuervos en un mal lugar (y no sólo en España), la referencia directa a las *Fables* de Jean de la Fontaine inscribe al *Manuscrito Cuervo*, sin duda alguna, en una historia literaria de animales hablantes y, más aún, en una tradición moralista que se va percibiendo varias veces a lo largo del texto. El negro plumaje le presta a Jacobo no sólo todo lo que se asocia explícitamente con la sotana del sacerdote o las togas de profesores y jueces; no es sólo el hijo de los padres-cuervos o del pájaro malagüero que pronuncia la fatídica palabra con la que pronostica el eterno sufrimiento de los humanos: «que la desdicha de los hombres no conocerá fin».¹⁷ Es, al mismo tiempo, una figura estridente, encarnación de muchas tradiciones literarias y, específicamente, moralistas.

Pero, volvamos una vez más al título. Aquí, con la aparición de la figura del editor Bululú, no sólo se pone en chanza una tradición académico-universitaria frente a la que Max Aub (que a pesar de su talento e inclinación decidió no seguir una carrera universitaria) reacciona siempre con un (auto)irónico distanciamiento, sino que, además, al hacer referencia al hallazgo fortuito de un manuscrito y la consiguiente necesaria traducción del mismo para los lectores españoles, no pasa desapercibido el guiño con el que se hace referencia al *Quijote* de Cervantes, la primera novela moderna de la historia literaria occidental, resultado de un *manuscrito* redactado en árabe por un tal Cide Hamete Benengeli.¹⁸ Y, al añadir que Bululú es un acreditado cronista de su país y visitante de otros lejanos, se presenta una referencia directa al lema atribuido al cronista José de Acosta que viene a continuación de la portada y con el que se elucida, ambiguamente, la dimensión estética y la relación entre arte y realidad:

Realmente tienen las obras de la divina arte no sé qué de primor como escondido y secreto, con que, miradas unas y otras muchas veces, causan siempre un nuevo gusto.¹⁹

Con lo cual, queda incluido en el texto de Max Aub tanto el *je ne sais quoi*²⁰, el momento sensual de la obra de arte que no se deja fijar en un concepto, el carácter enigmático del arte y la dimensión estética que se vislumbra precisamente en la recepción, como es el hecho de que el jesuita Acosta sea uno de los mayores cronistas de la segunda mitad del siglo XVI quien, como joven coetáneo de Cervantes, retrató las colonias españolas con sus habitantes indígenas americanos, ganándose una gran fama con sus escritos. Como *cronista* y *visitador* de muchos países, presenta el Nuevo Mundo en calidad de testigo y cronista distanciado, adoptando así una doble perspectiva de

¹⁶ *Ibid.*, p. 70.

¹⁷ *Ibid.*, p. 110.

¹⁸ Para estas relaciones intertextuales véase, entre otros, Valeria de Marco: «Historia de Jacobo: La imposibilidad de narrar». En: Cecilio Alonso (ed.): *Actas del Congreso Internacional «Max Aub y el laberinto español» (Valencia y Segorbe, 13 - 17 diciembre 1993)*, Valencia, Ayuntamiento de Valencia, 1996, p. 564-565.

¹⁹ Max Aub, *op. cit.*, p. 46.

²⁰ Cf. el artículo de Erich Köhler: «'Je ne sais quoi.' Ein Kapitel aus der Begriffsgeschichte des Unbegreiflichen». En: (el mismo): *Esprit und arkadische Freiheit. Aufsätze aus der Welt der Romania*, Frankfurt am Main, Athenäum, 1966, p. 230-286.

afuera (como español y como blanco), a pesar de su presencia testimonial, en la representación del *Mundus Novus* respecto a los indios.

Como Acosta, Jacobo y Bululú reclaman el estatus de testigo con formación universitaria, de modo que el cuervo —que conoce bien el estado de la cuestión en las «universidades corvinas»²¹ de su país— observa a la especie humana desde una posición exterior, como la que había caracterizado a la del español frente a los indios. Así, Jacobo, en las reflexiones que preceden a sus investigaciones, puede justificar desde dos perspectivas sus aspiraciones por llegar a la verdad:

Todo cuanto describa o cuente ha sido visto y observado por mis ojos, escrito al día en mis fichas. Nada he dejado a la fantasía —esa enemiga de la política— ni a la imaginación —esa enemiga de la cultura.

Todos los hechos aquí traídos a cuenta no lo son por mi voluntad, sino porque así sucedieron. He rechazado todos los relatos que me pudieran parecer sospechosos aunque el informador me mereciera crédito. He procurado seguir el procedimiento más riguroso posible.²²

Jacobo y Bululú no son únicamente testigos de lo que informan respectivamente, sino que disponen, al mismo tiempo, de métodos y fuentes crítico-textuales que hacen posible asegurar científicamente sus modos de presentación. Mientras que el nombre de Bululú remite al del «comediante que actuaba en solitario, imitando con su voz la de los diferentes personajes de la comedia representada»²³ y al teatro dentro del teatro (del Siglo de Oro, una vez más), el nombre del traductor, Aben Máximo Albarrón, deja entrever en sus resonancias árabes²⁴ tanto el manuscrito ficticio del *Quijote* como el nombre real del autor que, no por casualidad, se hace pasar por traductor, haciéndose responsable de la traducción y, además, de un buen número de notas a pie de página. En su caso, distinto al de Jacobo y Bululú y, también, al del autor real Max Aub, se trata de una figura extradiagética, ajena al mundo de los campos de concentración, que se puede permitir, por ejemplo, trazar «desde fuera» los perfiles de ciertos sucesos e incluso de la figura del cuervo Jacobo, de manera que no duda en acusarlo en una nota a pie de página de racista.²⁵

De este modo, ya desde una portada que está semánticamente condensada en extremo, se va perfilando una maquinaria narrativa de una gran complejidad, la cual, de acuerdo con José Antonio Pérez Bowie²⁶, se podría dividir en cinco niveles diferentes (cuyos «emisores» serían Jacobo, Aben Máximo Albarrón, J.R. Bululú, el autor implícito y el real). Su atractividad reside en la puesta en marcha recíproca, en la interacción y, sobre todo, la intercalación de los diversos círculos comunicativos. De esta forma, se crea un mundo narrativo dinámico, en continuo movimiento y de perspectivas cambiantes,

²¹ *Ibid.*, p. 58.

²² *Ibid.*

²³ Tal y como sostiene José Antonio Pérez Bowie en *art. cit.*, p. 173.

²⁴ Además, «Aben», es fonéticamente cercano al alemán «Raben» (cuervos).

²⁵ Max Aub: *op. cit.*, p. 72.

²⁶ Cf. José Antonio Pérez Bowie: «Estudio introductorio», *art. cit.*, p. 24-28.

donde lo que cuenta el testigo acerca del campo de concentración al pie de los Pirineos se pone a disposición, en lo esencial, de esa instancia narrativa que, aunque subraya la exigencia de credibilidad en su informe, evidentemente se sitúa en el polo de la ficción por pertenecer al mundo animal (literario). Pero, por otro lado ¿quién sabe cuánta confianza merecen el filólogo y su traductor literario? No nos podemos fiar de ninguno completamente ya que la presencia de sus voces en el paratexto podría servir para camuflar de manera aún más eficaz su existencia en el «verdadero» texto, en el *philologus in fabula*.

De este modo, Max Aub perfila una estrategia que se contrapone a la problemática trazada por Hanna Arendt referente a los testimonios sobre campos de concentración y exterminio. Aquí se trata de testigos reales que dan noticia de acontecimientos reales pero que, no pocas veces, se topan con la falta de credulidad de sus lectores, por dar la impresión de no estar en «su sano juicio». En el caso de *Manuscrito Cuervo* de Max Aub se presenta a un animal en función de testigo del que, sin lugar a dudas, debió haber un ejemplar real en el campo de concentración. Como figura que posee el don de la palabra y la escritura en una tradición literaria, tal animal deja reconocer tanto su corte ficcional como las instancias editoras y traductoras que se adjuntan a este texto. Con ello una ficción anclada en la realidad será la encargada de crear credibilidad, comunicación y consternación ante los sucesos expuestos más allá del *bon sens*. «La locura —si buena— no se cura»²⁷, como apunta Bululú en una nota a pie de página, amparándose en el refranero español en vista de las detenciones y los encarcelamientos tan arbitrarios.²⁸ Con otras palabras: con medios únicamente racionales no se puede contra la irracionalidad. Con lo cual, lo fáctico no desaparece en una ficcionalidad con características de pesadilla; más bien, lo ficcional reclama la creación de un mundo (narrativo) capaz de superar la falta de comunicación de la que acusó Hanna Arendt a los informes de los testigos presenciales y de elaborar una compleja situación comunicativa que oscila entre la facticidad y la ficcionalidad. Todo esto se podría definir como la teoría del cuervo comunicativo de Max Aub, donde el autor real se queda en un segundo plano. Pero: *Tal cuervo, tal huevo*.²⁹

²⁷ Max Aub, *op. cit.*, p. 75.

²⁸ En vista de la locura de la guerra y la persecución, la expulsión y exterminio, es muy ilustrador el hecho de que tanto Max Aub como Werner Krauss se ocuparan tan intensivamente del riquísimo refranero español. Véase al respecto el volumen publicado por primera vez en 1946 de Werner Krauss: *Die Welt im spanischen Sprichwort. Spanisch und deutsch*, Leipzig, Verlag Philipp Reclam, 1971. También Krauss entiende de cuervos: «Der Rabe kann nicht schwärzer sein als seine Flügel / No puede ser el cuervo más negro que sus alas» (p. 99). Este conocimiento de refranes o sabiduría popular figura también en la colección de dichos corvinos que recopiló el coleccionista, Max Aub, bajo el título «De nosotros para con ellos» (*Manuscrito Cuervo*, *op. cit.*, p. 70).

²⁹ *Ibid.*